



L'île des anamorphoses
version de Benjamin Revol
Un monde entre deux mondes

Je pense à l'enfance comme à une île minuscule perdue dans l'océan de la mémoire et dont le microclimat peut bouleverser le continent tout entier du moi. Mes souvenirs, comme une flore qui pousse seulement sur cette île étrange, ont un aspect déroutant qui change selon l'endroit d'où on les regarde, comme des anamorphoses ; comme si, fleurissant en moi, je réalisais qu'ils appartiennent en fait à quelqu'un d'autre ; ou bien, comme si, regardant mon passé en sécurité depuis la côte, j'étais devenu étranger à moi-même. Comment faire alors pour fixer la réalité ce passé insaisissable ?

J'étais en route pour l'audition la plus importante de ma vie lorsque je rencontrai la brute qui m'avait martyrisé durant toute mon enfance.

Quelles étaient les chances de le rencontrer ici et à ce moment-là ? Sans être statisticien, je les savais ridiculement minces. Cependant, l'autre ne m'avait pas vu ou, s'il m'avait vu, faisait semblant de ne pas me voir. Il se tenait dans la même position que moi, une main dans la poche, une main accrochée à la barre de la rame, les yeux baissés, remué légèrement par la rame.

Ils avaient commencé le piano ensemble et les méchancetés qu'il avait subies avaient certainement commencé quelques minutes après la première rencontre.

Malgré cela ils étaient devenus amis. Des jumeaux inséparables plus proches que des frères siamois, disait-on en plaisantant quand on les voyait. Pourtant, il ne s'était jamais senti aussi aliéné qu'en présence de l'autre. Rien n'était jamais comme il fallait : ses habits, son attitude, ses remarques, ses réactions, son rire, son sourire, ses expressions, ses regards, chaque détail qui lui était propre était imparfait...

Est-ce qu'il habitait ici ? C'était impossible. Je l'aurais su par ma mère qui rencontre sa mère au marché de temps en temps. Si c'était le cas, pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Peut-être qu'elle n'avait pas encore rencontré sa mère ou alors elle avait oublié de me le dire et me l'annoncerait la fois prochaine au téléphone. Elle me dirait « tu sais qui j'ai vu au marché ? » et sans attendre la réponse, me ferait un compte rendu de la rencontre qu'elle finirait en demandant pourquoi déjà nous n'étions plus amis, et par-dessus ma réponse s'exclamerait « ah les enfants... va savoir ce qu'il se passe dans leur tête... »



Déjà que j'appréhendais les coups de fil de ma mère... je tremblais déjà dans l'attente du prochain.

... mais rien n'appelait autant ses remarques acerbes que la façon dont il jouait. Aucune erreur n'était permise. Aucune erreur n'échappait à son oreille. Et à chaque fois, il lui tombait dessus avec une nouvelle insulte démontrant presque plus de créativité pour la réprobation que pour le piano.

Peut-être que ce n'était pas lui mais seulement quelqu'un qui lui ressemblait. Maintenant qu'il y pensait, c'était possible. Il l'avait gardé en vue, du coin des yeux. En dépit de la peur de se faire reconnaître, il n'avait en fait pas lâché l'autre du regard. Était-ce lui ou pas ?

À tel point qu'il conçut un goût maladif pour la musique parfaite, c'est-à-dire, telle qu'il la concevait dans son esprit. Toute autre façon d'écouter la musique le rendait malade. La certitude d'entendre une fausse note, un oubli, un mauvais tempo, voire un enregistrement de mauvaise qualité ou tout simplement une interprétation qu'il jugeait médiocre lui faisait appréhender chaque note à venir comme la lanière d'un fouet prêt à s'abattre sur lui.

Physiquement, bien sûr, il avait changé. Et moi aussi d'ailleurs. Cependant, en dépit de notre passage à l'âge adulte, notre physionomie était restée relativement identique. Aussi, la forme de son visage avait vieilli depuis le temps mais elle n'était pas radicalement différente. Je pouvais inférer de ce visage d'adulte les traits de l'enfant sadique que j'avais connu. Il n'y avait que sur son regard que j'avais encore des doutes car l'autre avait gardé la tête baissée.

Étant enfant, on lui avait souvent dit, en le jugeant sur son physique, qu'il valait mieux qu'il reste à l'intérieur. Cependant, on disait aussi que l'exercice en extérieur le fortifierait. Un compromis fut trouvé : on décida de le faire sortir de la maison et de l'inscrire au piano.

Mais tous ces éléments qui faisaient sens dans mes souvenirs n'en avaient plus aucun dans ce contexte nouveau. Je comprenais pourquoi un témoignage oculaire ne constituait pas une preuve irréfutable. J'avais passé presque huit ans de ma vie avec ce mec, qui n'était probablement pas lui, et le voyant réapparaître n'étais pas foutu d'être sûr que c'était bien lui... ou pas.

Si seulement j'avais pu le regarder dans les yeux sans qu'il ne puisse me voir. Comme les victimes de série policière devant identifier leur bourreau derrière un miroir sans



teint. Malheureusement, la vie n'était pas aussi simple qu'une série policière. D'ailleurs, quel crime avait été commis ? Difficile à dire. Certains auraient dit que ce sont les choses de la vie. Et elles étaient si nombreuses, si répétées et si anodines que je rougissais encore d'avoir tant souffert pour si peu.

En outre, à quel point peut-on avoir confiance en sa mémoire ? La société entière ne jure que par le vécu, l'expérience individuelle, le témoignage mais quelle part de cette transmission se trouve modifiée par l'interprétation ? Par le temps ? Par d'autres expériences ? Et que faire de l'interprétation adverse ? Je n'avais aucun élément concret sur lequel appuyer mes... mon... ma... ma mémoire. Je conclus que le vécu n'était guère plus qu'une illusion. Un air sur lequel on se répète une histoire assez simple pour se convaincre de la nécessité de la place qu'on occupe. On respire, on boit, on mange, on habite, on aime, l'air, l'eau, la nourriture, l'espace, les personnes qui nous entourent et il faut bien que tout cela ait un sens. Mais je connaissais la musique. Des gens payaient des sommes extraordinaires pour que gens comme moi les bernent et leur donnent à vivre ce sentiment de nécessité, de beauté, de vie, d'appartenance à un monde plus grand que soi et dans la grandeur duquel, une petite place était faite pour eux. Ma vie à moi était constituée de répétitions infinies des mêmes successions de notes jusqu'à les jouer comme si elles s'échappaient directement de la lyre d'Orphée, alors que je n'étais qu'un robot qui exécutait un peu mieux que les autres le programme qu'on lui avait ordonné de jouer.

Il n'avait jamais pu communiquer ses sentiments. Sa nature était passive. Il avait eu plus d'amis par défaut que par choix. Son indolence créait un vide en son centre que les autres autour de lui remplissaient de leurs fantasmes. Même jusque dans ses relations d'une autre nature lui avait-on dit que son charme provenait de cette mollesse méprise pour de la nonchalance, pour une attitude de défi.

Loin de là, il avait toujours voulu être normal, croire en la réalité.

Quel échec. Qu'avais-je réussi ? Qu'allais-je réussir ? La réussite était passagère, l'échec permanent, comme une dalle de béton traversée de touffes d'herbe.

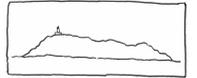
Mes yeux rencontrèrent les siens. C'était lui. Son regard m'avait à peine glissé dessus. Ce dernier s'était redressé et avait lancé un bref regard circulaire aux passagers de la rame, et avait repris sa position. C'était lui, j'en étais presque sûr, cependant il ne m'avait pas reconnu. Ou peut-être avait-il fait semblant encore une fois, difficile à dire. Ou alors peut-être que ce n'était pas lui, peut-être que je l'avais reconnu parce que



j'avais espéré être reconnu pour qu'une confrontation de nos souvenirs émerge et que je puisse lui faire part de toute la douleur dont j'avais souffert à cause de lui ; et qu'il tente désespérément de s'en absoudre au cours d'une longue tirade présentant ses excuses et me suppliant de se faire pardonner, comme au théâtre ou à la télé ou dans les livres. Et si ce n'était pas lui ? Et si ce n'était pas lui, alors je venais d'inventer tout ça. Et que faire de mes souvenirs d'enfance, qui depuis plusieurs minutes avaient pris une forme résolument morbide alors qu'une heure auparavant j'avais encore des souvenirs heureux ? Mes mains étaient moites, mes épaules me faisaient mal, je sentais la sueur et une douleur au ventre me rappela que je n'avais presque rien mangé depuis plusieurs jours à cause des répétitions. La seule façon de savoir si c'était bien lui et si mes souvenirs étaient vrais, était d'aller lui faire face, ce qui, je le sentais, était impossible. L'endroit était trop public, trop bruyant et puis je devais aller à mon audition et l'autre avait certainement des choses à faire. Mais par-dessus tout, le connaissant, il serait capable de mentir, de se faire passer pour un autre tout en se délectant de l'incertitude qui poindrait sur mon visage lorsque mon regard incertain chercherait des preuves de mensonges sur son visage. Mes mains se mettraient à trembler devant son expression faussement benoîte, s'excusant et inventant en quelques secondes un faux nom et une fausse vie alors qu'au coin de ses lèvres subsisterait un sourire trahissant sa véritable identité. Effectivement, lui faire face était impossible, il fallait fuir en espérant ne jamais le revoir, il fallait fuir malgré les nombreux cauchemars à venir, fuir et à chaque résurgence de son souvenir, l'ensevelir sous d'autres souvenirs, neufs, propres, bien faits comme une chape de béton ; fuir ailleurs loin de cet îlot de malheur et se réinventer dans un lieu où il n'existait pas, même si cela impliquait de vivre dans l'angoisse permanente d'un moment comme celui-ci.

Une lueur apparut au bout du tunnel : c'était mon arrêt. Je détournai les yeux pour la première fois et fis un pas vers la porte. Il y eut du mouvement autour de moi. C'était ma chance. Je la laissai filer en ressentant une excitation coupable, comme on laisse un pickpocket dépouiller une victime et s'enfuir avec son butin. Je sortis de la rame, et hésitai à m'engager dans le tunnel vers ma correspondance. J'entendis la fermeture des portes et me retournai. La forme que j'avais vue n'avait pas bougée, elle était de dos et je la vis disparaître dans l'obscurité des tunnels du métro.

Et c'est ainsi, que j'échouai à établir la réalité de l'île des anamorphoses de même qu'à réfuter son existence, cependant, alors que je demeurai prisonnier de ses multiples



récits, l'île désormais était prisonnière d'un monde entre deux mondes, celui de la littérature.